

Langages

revue trimestrielle **182** juin 2011

Théories du langage et politique des linguistes

Par Jean-Louis Chiss

Jean-Louis Chiss
John E. Joseph
Douglas A. Kibbee
Frédérique Matonti
Hélène Merlin-Kajman
Sébastien Moret
Patrick Sériot
Valérie Spaëth

Langages

Directeur de publication
Nathalie Joven

ISSN
0458-726X

Administration et rédaction
**21, rue du Montparnasse
75006 Paris**

Maquette
Michel Gourtay

Composition et mise en page
Nordcompo

Périodicité
revue trimestrielle

Impression
**Imprimerie Chirat
42540 Saint-Just-la-Pendue**

Dépôt légal
Juin 2011, N°

Parution
Juin 2011, N°

**Revue publiée avec
le concours du
Centre National du Livre**

© **Larousse/Armand Colin**

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction par tous procédés réservés pour tous pays. En application de la loi du 1^{er} juillet 1992, il est interdit de reproduire, même partiellement, la présente publication sans l'autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (3, rue Hautefeuille, 75006 Paris).

All rights reserved. No part of this publication may be translated, reproduced, stored in a retrieval system or transmitted in any form or any other means, electronic, mechanical, photocopying recording or otherwise, without prior permission of the publisher.

Créée en 1966 par R. Barthes, J. Dubois, A.-J. Greimas, B. Pottier, B. Quémada, N. Ruwet, la revue publie les recherches contemporaines, nationales et internationales, en sciences du langage. Sont concernés tous les chercheurs que leur discipline conduit à s'intéresser aux langues et aux discours dans leurs divers aspects : syntaxe, lexique, morphologie, phonologie, sémantique, pragmatique, rhétorique, sémiotique, stylistique, typologie, acquisition, pathologie, sociolinguistique, cognition, traitement automatique...

CONSEIL DE DIRECTION

**Jean Dubois
Bernard Pottier
Bernard Quemada**

COMITÉ SCIENTIFIQUE

**Gabriel Bergounioux (Orléans)
Alain Berrendonner (Fribourg)
Paul Cappeau (Poitiers)
Injoo Choi-Jonin (Toulouse)
Patrick Dendale (Anvers)
Maria-Luisa Donaire Fernandez (Oviedo)
Kjersti Flottum (Bergen)
Naoyo Furukawa (Tsukuba)
Géraldine Legendre (Baltimore)
John Goldsmith (Chicago)
Michael Herslund (Copenhague)
Jean-François Jeandillou (Paris)
Emilio Manzotti (Genève)
Thierry Ponchon (Reims)
Alain Rouveret (Paris)
Paul Sabatier (Marseille)
Christoph Schwarze (Konstanz)
Elisabeth Stark (Zürich)
Johan Van der Auwera (Anvers)**

DIRECTION SCIENTIFIQUE

**Danielle Leeman (1970-2009)
Catherine Schnedecker (2010-)**

RESPONSABLE ÉDITORIALE

**Danielle Leeman (1970-2009)
Céline Vaguer (2010-)**

Nous remercions pour leur expertise de ce numéro Jurgen Trabant (Freie Universität Berlin), Wendy Ayres-Bennett (Murray Edwards College, Cambridge) et Gabriel Bergounioux (Orléans)

*Classement A en linguistique
(Liste AERES, France)*

*A in linguistics in the ERIH lists
of the European Science Foundation*

**Revue bénéficiant de la reconnaissance
scientifique du CNRS**

Indexé dans / Indexed in

- Ingenta
- Bases INIST (Francis et Pascal)
- CSA Sociological Abstracts

Articles en ligne

www.armand-colin.com

Vološinov, la philosophie du langage et le marxisme

Publié pour la première fois à Leningrad en 1929, le livre de V. Vološinov (1895-1936) *Marxisme et philosophie du langage*¹ fait l'objet d'une réception mitigée, puis, à la faveur des changements d'orientation de l'idéologie officielle, il est soumis à une attaque en règle pour finalement tomber très vite dans un long oubli, d'où il sera exhumé aux Etats-Unis en 1973 par R. Jakobson, qui en fait publier une traduction en anglais. La traduction française paraît en 1977, sous le nom de M. Bakhtine avec, entre parenthèses, celui de V. Vološinov. Depuis lors, ce livre est entouré d'une auréole de mystère, dont le titre est partiellement responsable.

La question de savoir si *MPL* est un « livre marxiste » a en effet suscité des réponses totalement opposées. On peut y voir la force du livre ou bien celle des préjugés de ses lecteurs. Mais il faut rappeler que cette question n'est posée que par les philosophes et littéraires « bakhtinistes ». En effet, ni les traités d'histoire du marxisme ni ceux d'histoire de la philosophie du langage, que ce soit en Russie ou dans le monde occidental, ne mentionnent l'existence de l'ouvrage.

1. MARXISME DE L'EST ET MARXISME DE L'OUEST

Parmi les multiples paradoxes suscités par *MPL*, il faut souligner que c'est dans l'Occident « bourgeois » que ce livre au titre marxiste est reparu à la surface, grâce aux efforts de R. Jakobson, un émigré qui n'a jamais fait profession de

1. Noté désormais *MPL*. Une nouvelle traduction française, dirigée par Sériot, est parue en 2010 aux éditions Lambert Lucas à Limoges (Vološinov 2010). Sur les raisons qui ont fait accepter en France, avec beaucoup de légèreté, par beaucoup d'intellectuels de gauche comme de droite, la légende que Bakhtine en serait le « véritable auteur », voir la préface de Sériot.

marxisme², alors que l'ouvrage était tombé dans un oubli total en URSS depuis le début des années 1930.

MPL a été souvent lu en France à travers le filtre d'un Bakhtine marxiste, contestataire et révolutionnaire. Or, un retour vers le contexte de l'époque permettrait de nuancer quelques affirmations hâtives. Si le livre de V. Vološinov s'était appelé « Sociologie et philosophie du langage », il n'aurait probablement pas eu le même succès en Occident dans les années 1970. Et si d'autres textes que *MPL* (par exemple les articles de R. Šor) avaient été traduits, la réflexion sur les relations entre marxisme et philosophie du langage aurait pu prendre une direction différente.

Mais la réception positive était acquise d'avance. Pourquoi ? Proposons ici une hypothèse qui demande encore à être étayée : la traduction française de *MPL* arrivait à point nommé en France en 1977, année de la rupture de l'union de la Gauche, moment de doute profond. Ce texte était, pour les intellectuels marxistes une bouée de sauvetage, l'espoir que l'on pouvait encore attendre quelque chose du marxisme en provenance d'Union Soviétique. On y voyait :

Une bouffée de pensée vivante (Houdebine, 1977 : 161)

Une nouvelle coupure épistémologique (Gardin, 1978 : 88) ; Une prise de position adoptée à l'égard des faits de langage comme faits socio-politiques (*op. cit.* : 100) ; Disons tout net qu'il faudra maintenant partir de Volochinov (*ibid.*)

En bref, la lecture française de *MPL* est jusqu'à maintenant plutôt une lecture « de gauche », pour qui l'orientation marxiste ne fait aucun doute :

Le livre est marxiste de bout en bout (Yaguello, 1977 : 11)

L'ouvrage de Volochinov comporte bien l'ébauche d'une philosophie explicitement marxiste du langage (Lecerle, 2004 : 102)

En sens inverse, en revanche, M. Aucouturier (2007) voit dans *MPL* un « habillage idéologique », en évoquant :

L'impossibilité [pour Bakhtine *P.S.*] de publier désormais en URSS des textes de ce genre sans leur donner un habillage marxiste qui répugne à ses convictions. Or ses amis plus jeunes, convertis à l'idéologie officielle, sont prêts à en prendre la responsabilité. (Aucouturier, 2007 : 148-149)

De même, aux États-Unis, K. Clark et M. Holquist (1984 : 155) affirment que les passages « marxistes » ne sont que de simples interpolations destinées à tromper la censure (sans expliquer toutefois pourquoi le livre de M. Bakhtine sur Dostoïevsky, qui ne présente aucun « habillage idéologique », est paru sous son propre nom, alors même qu'il était en prison).

2. Citons, à titre d'exemple de la réputation de Jakobson dans le camp soviétique après la seconde guerre mondiale, ce jugement du linguiste pragois Sgall : « [...] c'était avant tout un émigré soviétique, cosmopolite et trotskiste caché, le vrai mauvais esprit de notre linguistique, Roman Jakobson, qui a trompé beaucoup de nos excellents linguistes en les menant sur la mauvaise voie, qui a joué dans la linguistique le même rôle que Karel Teige dans la science de la littérature. » (Sgall, 1951 : 674)

Il n'est pas sans intérêt d'explorer la réception russe post-soviétique de l'ouvrage. C'est un monde fort différent qui se présente alors, où *MPL* est soit rejeté dans le néant à cause de son marxisme (c'est un texte « totalitaire »), soit, au contraire, est glorifié comme un texte profondément anti-marxiste ou, au mieux, jouant un marxisme « carnavalesque », dans un texte écrit « sous le masque » d'un autre auteur et d'un autre style. Dans les deux cas, c'est bien le marxisme en tant que tel qui est décrié et rejeté par les auteurs russes. Cette approche russe violemment anti-communiste des textes attribués à M. Bakhtine est mal connue dans le monde francophone et mériterait une étude approfondie.

Cette idée [qu'il ne puisse pas exister de pensée sans signes linguistiques – *P.S.*] est parfaitement totalitaire. (Etkind, 1993 : 399)

Ce livre est un modèle d'idéologie totalitaire. (Šapir, 2008 : 234)

[...] tout le texte de *MPL* est un retournement carnavalesque du langage officiel dans lequel il réussit à dire ce que ce « langage » lui-même, c'est-à-dire le marxisme en tant que conception du monde, n'a jamais dit et ne pourra jamais dire sans cesser d'être ce qui constitue la soi-disant « âme » du marxisme [...] (Maxlin, 1998 : 485)

Tout le pathos de *MPL* c'est justement la lutte contre le totalitarisme (principalement marxiste) de la langue, une langue qui, par son objectivisme abstrait, est tout à fait apte à détruire les gens ; *MPL* est un combat carnavalesque contre le marxisme. (Peškov, 1998 : 567)

On découvre ainsi une réception russe majoritairement sinon « de droite » du moins fondamentalement anti-marxiste. Là encore, elle est le fait de philosophes et de spécialistes de littérature et non de linguistes.

On sait, d'après les appréciations de ses enseignants à l'ILJaZV, l'institut où il a fait ses études à Léninegrad, et le témoignage de sa première femme, que vers 1925 V. Vološinov avait abandonné son engouement pour les sciences occultes et s'était donné avec enthousiasme à l'étude du marxisme, plus que tous les autres proches de M. Bakhtine. Mais il fait du marxisme, dans sa relation au langage, une lecture singulière.

MPL ne pouvait pas tomber au plus mauvais moment : 1929 est l'année du « Grand tournant », moment où le discours scientifique devient objet de contrôle idéologique du Parti. Jusqu'alors, il y avait des façons fort diverses, souvent incompatibles, d'« être marxiste » en Union Soviétique. Toute idée nouvelle, toute recherche originale et iconoclaste se proclamait « marxiste ». Plus précisément, comme pour les différents courants idéalistes en Allemagne, la science à combattre était le positivisme (sous la forme de la linguistique néogrammatrice ou de l'école historico-culturelle en littérature), le marxisme étant alors une alternative crédible et attrayante.

V. Vološinov ne donne aucune définition ni du marxisme ni de la philosophie du langage. Son but est d'« esquisser l'orientation générale d'une authentique réflexion marxiste sur le langage » (*MPL* : 9). Mais il n'explicite jamais une de ses thèses principales : pourquoi la philosophie du langage est-elle si « importante » pour le marxisme ? Qu'a à voir le marxisme avec les formes du discours rapporté

dans la langue de la littérature ? Le « marxisme » semble pour lui une donnée d'évidence, ce qui n'était pas encore le cas en 1929. La seule qualification qu'il en donne est qu'il s'agit d'une « philosophie du signe idéologique » (*op. cit.* : 20). Ailleurs, il en fait une « vision du monde » (*op. cit.* : 10), une « science de la création idéologique » (*op. cit.* : 13) et une « méthode sociologique » (*op. cit.* : 20).

Il est utile de distinguer, comme le fait A. Dmitriev (2007), le « marxisme académique », ou « marxisme non orthodoxe », du « marxisme officiel ». A. Dmitriev définit le « marxisme académique » comme « une *méthode* particulière » d'analyse des faits sociaux et non comme une « idéologie socio-politique » (*op. cit.* : 10). Il s'agit bien d'une métathéorie en sciences humaines et sociales et non d'une pratique politique. En ce sens, et en ce sens seulement, *MPL* est un ouvrage « marxiste », qui applique une méthode « sociologique » aux phénomènes littéraires et aux faits « sociaux ». V. Vološinov fréquentait à l'ILJaZV le séminaire de « poétique sociologique » dirigé par P. Medvedev.

Signalons que V. Vološinov n'a jamais été membre d'aucun Parti. Contrairement à nombre de ses compatriotes comme S. Karcevskij ou E. Polivanov, il n'a jamais été impliqué dans des activités révolutionnaires ou même militantes. À la différence de P. Medvedev et de M. Bakhtine, il semble n'avoir jamais eu d'ennuis politiques. Il n'a pas été arrêté et est mort de mort naturelle.

Il ne cite jamais le nom de K. Marx. Les mots « politique » et « révolution » sont extrêmement rares dans ses écrits. Il ne parle ni de pouvoir ni de profit, ni même de violence symbolique. Les termes de pratique et de travail sont totalement absents chez lui. Il ne mentionne jamais la différence entre la société capitaliste et la société communiste soviétique, qu'il ne décrit pas.

La sociologie du langage pour V. Vološinov n'est pas une sociolinguistique. Chez lui, nulle hétéroglossie : il ne prête aucune attention aux variétés « substandard » de la langue, il ne s'intéresse pas au langage des prolétaires, des ouvriers, des marins, des soldats ou des paysans, à la différence de L. Jakubinskij, dont il était pourtant très proche. Il ne prône aucune subversion de la norme, puisqu'il ne reconnaît aucune norme : chez lui, tout est *usage singulier*. Mais, en même temps, il méprise fortement les expérimentations linguistiques des poètes futuristes (Vološinov 1930b). Ses goûts sont très classiques.

V. Vološinov ne s'est pas « converti à l'idéologie officielle » (Aucouturier, 2007 : 149). Son marxisme est à tel point hétérodoxe qu'il ne va recevoir que des comptes-rendus mitigés ou hostiles, et que son nom va bientôt disparaître de la vie publique.

On peut suivre V. Alpatov (2000 : 181-184) en disant que *MPL* n'a rien ni d'anti-marxiste ni de spécialement marxiste. Dans la deuxième partie, le marxisme n'est mentionné que dans le titre ; dans la troisième partie, il n'apparaît plus du tout. Ce n'est que dans la première partie que le marxisme est discuté, avec l'idée que le signe « idéologique » est « l'arène de la lutte des classes » (*MPL* : 27). Mais, en même temps, le signe est « neutre » (*op. cit.* : 18). C'est cette

particularité du marxisme de V. Vološinov qui lui valut le plus d'attaques de la part de ses contemporains, à partir du moment où la revendication d'orthodoxie marxiste devenait une question de vie ou de mort :

L'évolution de la langue n'élimine en rien ni sa valeur de superstructure idéologique initiale ni son lien dialectique avec les autres superstructures (peut-on sérieusement, comme le fait V. Vološinov, déclarer que 'l'essence sémiotique' de la langue est 'neutre' par rapport au contenu des différentes idéologies, et qu'ainsi la langue d'une œuvre littéraire, d'un discours politique, etc., dans sa spécificité de classe et de genre, est 'neutre' par rapport à 'l'essence sémiotique' des idéologies correspondantes ?). (Pal'mbax, 1931 : 25)

On peut résumer les thèses « marxistes » de V. Vološinov sur le langage de la façon suivante : i) le langage a un caractère signifiant ; ii) le langage est un phénomène collectif ; iii) le positivisme est un « culte du fait » (*MPL* : 10) et le psychologisme idéaliste explique tous les phénomènes idéologiques par la conscience individuelle, ces deux approches étant également irrecevables. Ces trois thèses, qui ne sont en rien incompatibles avec F. de Saussure (mis à part la non-distinction de la langue et du langage), n'ont rien de spécifiquement marxiste ; dans les années 1920, elles commençaient à faire partie du bagage général de toute théorie linguistique qui remettait en cause le dogme naturaliste des « lois » phonétiques sans exception. Les réflexions de V. Vološinov sur le langage, loin d'être l'anticipation originale d'une linguistique « marxiste », s'insèrent parfaitement dans une problématique propre à son époque, à savoir la réaction anti-positiviste qui se manifestait, depuis la fin du XIX^e siècle, en Allemagne et en Russie beaucoup plus nettement qu'en France.

2. LA SYNTHÈSE

Comme beaucoup d'auteurs russes du début du XX^e siècle engagés dans la réaction anti-positiviste, V. Vološinov et ses collègues cherchent à construire une vaste synthèse, consistant à rassembler des notions apparemment incompatibles et contradictoires, à traduire, reformuler et adapter une théorie dans les termes d'une autre. Cette génération prête à rebâtir entièrement les fondements de tout savoir, tentait de réunir nietzschéisme, orthodoxie et extrémisme social, ou bien psychanalyse freudienne, marxisme, occultisme et théorie des réflexes conditionnés, au nom d'un système de valeurs où le *lien* est magnifié et la *séparation* péjorée. On peut voir dans cette idée que tout est lié à tout aussi bien le leitmotiv des traités de N. Boukharine³ qu'un grand rêve romantique, de

3. Boukharine formule cette idée de la façon suivante : « Du fait que le monde se trouve constamment en mouvement résulte la nécessité d'examiner les phénomènes dans leurs rapports mutuels et non pas comme phénomènes absolument séparés (isolés). Toutes les parties du monde sont, en réalité, reliées entre elles et influent l'une sur l'autre. Il suffit du moindre changement dans un endroit donné pour que tout change. [...] Tout est lié dans le monde par des liens inextricables, rien n'est isolé, rien n'est indépendant de ce qui est extérieur. » (Boukharine, 1921 [1967] : 64)

même que, selon que l'on est enthousiaste ou sceptique, on peut considérer ces essais de synthèse comme un dépassement dialectique ou bien un fourre-tout hétéroclite.

La « synthèse dialectique » qu'entreprend V. Vološinov revient à i) sélectionner chez les auteurs qu'il lit les thèmes et les idées qui lui conviennent (K. Vossler moins l'individualisme) ; ii) retraduire un ensemble théorique dans une terminologie différente (K. Vossler sociologisé, voire W. von Humboldt marxisé). Mais il est difficile de parler ici de « dialectique » dans la mesure où, de F. de Saussure, il ne retient *rien* : le rejet est total⁴. Le travail de synthèse qu'il vise se fait plutôt entre les écrits de K. Vossler et de N. Boukharine, dans la quête incessante d'un *lien* entre histoire de la langue et histoire des idéologies. V. Vološinov s'avance ainsi sur deux fronts à la fois : contre le positivisme du fait isolé et contre le matérialisme vulgaire et le « sociologisme vulgaire », c'est-à-dire l'idée que la littérature peut « refléter directement » les facteurs extralittéraires comme les idéologies, les conditions socio-économiques, la situation de classe (cf. la critique de l'explication de l'« homme de trop » dans la littérature russe du XIX^e siècle par la seule situation de classe, *MPL* : 21).

3. UN VASTE MALENTENDU : L'IDÉOLOGIE COMME SÉMILOGIE

Une des thèses essentielles de V. Vološinov, celle sur laquelle il ne fait aucune concession, est qu'il n'y a *pas de contenu sans forme ni de forme sans contenu* :

Il n'existe pas d'expérience en dehors de son incarnation en signes. Dès le départ donc, il ne peut même pas être question d'une différence qualitative entre intérieur et extérieur. (*MPL* : 101)

Ainsi, reprenant le travail de L. Spitzer sur l'expression de la faim chez les prisonniers de guerre italiens en Autriche pendant la première guerre mondiale, V. Vološinov affirme qu'une sensation physique comme la faim ne peut exister en dehors de son *expression* verbale (*MPL*, 2^e partie, Chap. 3). Mais il en va de même de toute *pensée*.

Cette thèse de V. Vološinov a souvent été considérée comme la preuve de son attitude « matérialiste »⁵. Notons néanmoins que le refus de toute séparation entre forme et contenu, entre langue et pensée, entre noms et choses, est à la même époque en Russie tout aussi bien le fait d'idéalistes convaincus. Ainsi, la même année 1929, le philosophe platonicien idéaliste A. Losev écrit (dans un livre qui ne sera publié qu'en 1953, à Paris) :

4. *MPL* porte la marque du *refus* : refus de Saussure (la coupure, l'arbitraire, la définition négative des entités, l'abstraction, la notion même de langue) et de Freud (l'inconscient), c'est-à-dire les piliers mêmes de ce qui faisait en France dans les années 1970 consensus général dans les sciences humaines et sociales.

5. On va la retrouver par exemple chez Staline dans son célèbre opuscule *Le marxisme et les questions de linguistique* : « Seuls les idéalistes peuvent parler de la pensée hors de son lien avec la 'matière naturelle' de la langue, de la pensée sans langue. » (Stalin, 1950 : 81)

La séparation entre les noms et les choses est le produit affligeant de l'effroyable obscurité et du vide spirituel de l'Europe bourgeoise, qui a créé l'un des types de cultures les plus abstraits et sans âme. (Losev, 1929, s.p.)

Le mot « idéologie », omniprésent dans *MPL*, créait chez les lecteurs de V. Vološinov dans les années 1970 en France ce que l'on appelait alors un « effet de reconnaissance »⁶ : les intellectuels marxistes y trouvaient le thème althussérien de la « conscience fausse »⁷, notion toujours négative à laquelle il convenait d'opposer une résistance sans faille. L'idéologie était par définition celle de la classe dominante, elle avait pour fonction essentielle d'occulter la réalité de l'aliénation pour les classes exploitées. Curieusement, personne ne s'est demandé si le mot *ideologija* chez V. Vološinov, qui ne peut être traduit autrement que par « idéologie », pouvait avoir un autre sens que celui qui était communément admis à l'époque.

L'idéologie comme conscience fausse ne se soutenait que de la reconnaissance implicite ou tacite de l'existence d'un inconscient. Or, V. Vološinov refuse toute idée de fausse conscience, ou de « consentement » à la manière de Gramsci, parce qu'il y voit un dualisme, irrecevable pour son principe moniste : il n'envisage pas qu'il puisse y avoir adhésion aux valeurs des dominants de la part des dominés. Ce refus de l'inconscient au nom du « monisme » de la conscience est un leitmotiv de son livre *Frejdizm* (1927).

En URSS, c'est une tout autre interprétation du mot « idéologie » qui peu à peu se mettait en place dans les années 1920-1930. La très grande difficulté de trouver un langage commun avec des collègues soviétiques dans les années 1970-1980 vient de l'usage de l'expression « idéologie marxiste-léniniste », qui, bien sûr, ne pouvait s'entendre qu'au sens de « système maximale explicité d'idées, de thèses, de positions ». Il ne venait à l'idée de personne, en URSS, à cette époque, que l'idéologie puisse avoir le moindre rapport avec un inconscient.

V. Vološinov donne du signe une définition très classique, duale : un objet, en soi, ne signifie rien, mais il est signe parce qu'il renvoie à autre chose que lui-même. C'est l'exemple de la faucille et du marteau dans les armoiries de l'Etat soviétique (*MPL* : 14). Ce faisant, V. Vološinov semble essayer de réconcilier les positions de G. Plekhanov et de V. Lénine : le signe n'est pas autre chose que l'« idéologie », ne serait-ce que celle du quotidien. Il peut déformer, « réfracter » (cf. la notion de signe comme « hiéroglyphe » chez G. Plekhanov), mais, en même temps, il reflète, comme chez V. Lénine dans *Matérialisme et empiriocriticisme* (1909). Une chose est sûre, il ne s'agit pas ici de l'ordre du symbolique,

6. Là encore, si on avait traduit *ideologija* par « sémantique psycho-sociale », le succès du livre en France aurait sans doute été moindre.

7. La *falsche Bewusstsein* de Marx dans *L'idéologie allemande* de 1846. Ce texte posthume, qui n'a été publié et traduit en entier en Russie qu'en 1933, existait déjà sous forme d'extraits dès la fin du XIX^e siècle. Rien ne s'opposait à ce qu'il fût pris en compte par Vološinov.

encore moins de l'imaginaire, mais du signe comme « mis pour ». Un des nombreux aphorismes de *MPL* : « Là où il n'y a pas de signe, il n'y a pas d'idéologie » (*op. cit.* : 13) pourrait se lire : « Là où il n'y a pas de forme, il n'y a pas de contenu et inversement ». Son rejet de « la » linguistique prend ici tout son sens : l'étude de la phonétique et de la morphologie, telle qu'il croit la trouver chez F. de Saussure, ne concerne que la seule *forme* et n'est donc pas scientifique, car pour lui une forme sans lien au sens n'est pas un objet de savoir.

Il faut répéter que sa conception du signe comme « quelque chose mis pour autre chose » est très classique, elle s'apparente à la formule stoïcienne *aliquid stat pro aliquo* :

Tout produit idéologique est non seulement une partie de la réalité, naturelle et sociale, en tant que corps physique, instrument de production ou produit de consommation, mais, en outre, à la différence de ces phénomènes, il reflète et réfracte une autre réalité située en dehors de lui. Tout ce qui est idéologique possède un *sens* : cela représente, remplace quelque chose qui lui est extérieur, autrement dit, tout ce qui est idéologique est un *signe*. (*MPL* : 13)

On retrouve la même analyse dans la *Rhétorique* du Père Lamy (1737) :

On appelle signe une chose qui, outre l'idée qu'elle donne elle-même quand on la voit, donne une seconde qu'on ne voit point. Comme lorsqu'on voit à la porte d'une maison une branche de lierre : outre l'idée du lierre qui se présente à l'esprit, on conçoit qu'il se vend du vin dans cette maison. (Lamy, 1737 : LI, Chap. 2, cité par Foucault, 1969 : 18) ⁸

Ou bien dans la *Logique* de Port-Royal, à ceci près que le modèle cartésien reposait sur l'indépendance ou antériorité de la pensée par rapport à la langue (principe dualiste, refusé par V. Vološinov au nom du monisme) :

Ainsi le signe enferme deux idées, l'une de la chose qui représente, l'autre de la chose représentée, et sa nature consiste à exciter la seconde par la première. (*Logique* de Port-Royal I, 4)

Ce que V. Vološinov explicite à l'occasion, c'est que la *compréhension* du signe ne peut avoir lieu que dans un groupe social déterminé, lui-même défini par une *expérience vécue commune* (*perezivanie* ; *Erlebniß*), productrice d'enthymème, c'est-à-dire l'ensemble de ce qui n'a pas besoin d'être dit pour être immédiatement compris. C'est la base du contextualisme de V. Vološinov.

Plus qu'un hypersociologisme, *MPL* est un *hypersémiotisme* : tout est signe, et rien de ce qui n'est pas strictement, « objectivement », économique, matériel, ne peut exister hors de sa manifestation, ou « incarnation » en signes. S'il en est ainsi, rien d'étonnant à ce que la conscience soit entièrement co-extensive aux signes qui la manifestent : la pensée n'est rien d'autre que les mots ; or, les mots sont des signes sociaux, donc toute pensée est un dialogue intérieur fait de mots, elle est par conséquent entièrement connaissable, analysable, grâce à l'introspection.

8. Cette théorie binaire du signe remonte en fait à Saint Augustin, cf. la thèse de Tytkowski-Ageeva (2011).

V. Vološinov est à mille lieues de l'idée que « de la langue toujours quelque chose nous échappe » : la conscience n'est pas une *camera obscura*. Or, chez lui, les mots ne sont pas non plus les potentialités de la linguistique structurale : ils débordent, littéralement, de sens. Il n'y a aucune différence entre langue et discours, tous nos mots sont les mots des autres, déjà chargés de signification, d'appréciation, de jugements de valeur (beau, vrai, faux, juste, injuste...). Mais ce débordement de sens n'a rien à voir avec la moindre ambiguïté : *MPL* est une *théorie du signe*, pas une *théorie du signifiant*, qui ne peut donc posséder aucune autonomie.

4. GROUPE, MILIEU, SOCIÉTÉ ET HIÉRARCHIE

« Toute linguistique est esthétique » avait dit K. Vossler (1904 : 96), en écho au célèbre « toute linguistique est historique » de H. Paul. V. Vološinov aurait pu déclarer : « Toute linguistique est sociale », à condition de préciser que, chez lui, « social » signifie « interindividuel ». C'est un terme de psychosociologie, non un programme socialiste.

MPL n'est ni un traité de linguistique ni un exposé de philosophie marxiste, mais une sorte de psycho-socio-sémiotique du comportement verbal dans l'interaction inter-individuelle, dans un système de pensée où la littérature et la « Vie » renvoient en permanence l'une à l'autre.

Tout en évoquant régulièrement la lutte des classes, V. Vološinov ne dit jamais quelle classe doit ou va gagner cette lutte. Le mot « prolétariat » n'est utilisé que dans une citation de Lorck, un linguiste vossliérien, à propos de la « sclérose de la langue française » (*MPL* : 152). En revanche, il y a souvent les « personnes cultivées » (*obrazovannye ljudi*) et des allusions constantes à une *hiérarchie* sociale jamais remise en question. Dans cet univers en constant « devenir », un élément reste « stable » (et jamais en voie d'extinction), c'est le *groupe social*.

V. Vološinov ne s'intéresse ni au droit ni à l'organisation d'une société ou d'un État, mais au fait que l'individu « abstrait » n'a aucune existence en dehors du ou d'un « groupe social ». Ce terme n'est jamais défini et il faut en reconstituer le sens au fur et à mesure de ses emplois. Ce sont, par exemple, les groupes qui produisent la connaissance instinctive des « genres de la parole quotidienne » : « On trouve encore d'autres types dans les veillées de village, les fêtes populaires en ville, le bavardage des ouvriers pendant la pause à l'heure du déjeuner, etc. » (*MPL* : 99). On apprend, par exemple, que la « conversation d'un mari avec sa femme, d'un frère avec sa sœur » forme un groupe (Vološinov, 1930a : 68). Ces groupes sont par définition homogènes : l'hétérogénéité est reportée à un autre niveau, entre les groupes. Ils sont définis, essentiellement, par la réussite de l'« échange verbal » : les membres du groupe « se comprennent » sans avoir besoin de tout expliciter, parce qu'ils ont le même vécu. Notons que la notion de compréhension ici ne repose nullement sur la possession en commun des mêmes *formes* de langue, mais sur une expérience commune. Il s'agit d'une linguistique

du langage et de l'interaction inter-individuelle, non d'une linguistique des langues.

V. Vološinov répète régulièrement que l'individu « isolé » (de son groupe) soit ne peut pas être étudié, soit est une simple chimère, soit, s'il existe, ne peut être que « fou ou idiot » :

Il reste un dernier cas, lorsqu'une personne a perdu son auditeur intérieur, et que dans sa conscience se sont dissous tous les points de vue stables et solides, que son existence, sa conduite sociale ne sont plus dirigées que par des penchants et impulsions absolument contingents, irresponsables et sans principe. On assiste alors à un phénomène de chute idéologique de la personne hors de son milieu de classe, qui suit habituellement le déclassement total de l'homme. Dans certaines conditions sociales particulièrement défavorables, semblable arrachement de la personne au milieu idéologique qui l'a nourrie peut mener en fin de compte à une désagrégation complète de la conscience, à la folie ou à l'idiotie. (Vološinov, 1930a : 71)

5. LE SUJET PARLANT

Un des objectifs principaux de toute l'œuvre de V. Vološinov est de mettre en place l'objet même de la nouvelle philosophie « marxiste » du langage. Cet objet est l'énoncé (*vyskazyvanie*)⁹, « unité réelle de la langue (*reč'*) » (Vološinov, 1930a : 66) toujours unique, toujours concret, toujours inséré dans une situation que V. Vološinov appelle 'sociale', du seul fait qu'elle implique nécessairement plusieurs personnes, au minimum un locuteur et un auditeur, qui constituent l'auditoire de l'énoncé. Et, là encore, c'est une société étonnante qui est révélée dans cet exposé de psychologie sociale. En effet, le but de la linguistique, pour V. Vološinov, est d'« étudier les énoncés dans leur lien avec la situation sociale qui les a engendrés » (*ibid.*). Or, cette « situation sociale » a ceci de particulier de n'être point traversée par des contradictions, elle ressemble beaucoup plus à la pragmatique anglo-saxonne de l'école de J. Austin qu'à la théorie de l'énonciation d'E. Benveniste. Elle réunit des locuteurs (individus parlants) et non des énonciateurs constitués comme sujets par le processus de l'énonciation¹⁰. V. Vološinov ne construit pas une théorie du sujet. En effet, il se donne pour but immédiat d'étudier un type d'« échange social » parmi d'autres : le type littéraire. À ce type, il en oppose d'autres, qui sont ainsi sur le même plan :

- 1) l'échange sur les lieux de production (à l'usine et à la fabrique, au kolkhoze, etc.) ;
- 2) la communication administrative (dans les institutions, les organisations sociales, etc.) ;
- 3) l'échange dans la vie de tous les jours (rencontres et conversations dans la rue, à la cantine, chez soi, etc.) ; et enfin la communication idéologique au sens propre

9. « L'essence véritable du langage est l'événement social de l'interaction verbale, réalisé par l'énoncé. » (Vološinov, 1930a : 66).

10. Il est impossible de trouver chez Bakhtine ou Vološinov l'idée, fondamentale pour Benveniste, que « c'est dans et par le langage que l'homme se constitue comme sujet » (Benveniste, 1966 : 259). À la différence du locuteur, le sujet de l'énonciation ne préexiste pas à l'acte qu'est l'énonciation.

de ce terme : de propagande, scolaire, scientifique, philosophique, dans toutes leurs variantes. (Vološinov, 1930a : 67)

La société n'est pas traversée de conflits ou de contradictions, elle est faite de « situations » qui rassemblent des « gens » qui, tout en étant en situation d'altérité mutuelle, se rassemblent du fait de leur connaissance exacte de ce que l'on doit dire et de la façon dont on doit se comporter dans chaque « situation ». Un échange social à l'usine se fait entre pairs, jamais entre ouvriers et contremaître. La « situation » est plus un lieu de l'espace inter-individuel qu'une place dans un rapport de forces. Quant à la littérature, parfois elle est un type de communication, parfois elle s'élève au rang de reflet des autres types de communication.

La « situation » est l'ensemble de ce qu'il faut connaître (les interlocuteurs, le contexte immédiat, leur histoire antérieure, etc.) pour comprendre un énoncé. À l'opposé de ce que sera dans les années 1970-80 la théorie du discours, qui intègre la notion d'inconscient (M. Pêcheux), à l'opposé, on l'a vu, de ce que fut la notion d'idéologie dans le texte de K. Marx *L'Idéologie allemande* (1845), tout le texte de V. Vološinov présuppose et même affirme qu'il suffit de connaître la « situation » d'un énoncé pour en comprendre le sens. Il y a un sens à découvrir, et un seul, qui se donne dans sa totalité à qui sait reconstituer la « situation » dans son unicité et son intégralité. C'est donc la situation concrète qui fait le sens, entièrement interprétable, sans malentendu et sans dérapage.

Certes, et c'est un point fondamental de l'argumentation de V. Vološinov, il n'y a pas de véritable intériorité, puisque tout se passe dans l'interaction verbale, même lorsqu'il s'agit de ce qui semble un monologue intérieur. Mais l'altérité, intrusion de la voix de l'autre dans la conscience d'un individu, est posée comme n'étant que pure extériorité : il n'y a que les « autres » gens, pas des groupes sociaux antagonistes. Même si V. Vološinov parle de classes, il ne les met pas en scène. Ce qui compte, pour lui, c'est que la vie est un théâtre où l'on joue des rôles, où l'on échange des répliques, qui sont « orientées » vers un interlocuteur spécifique et qu'un tiers ne saurait « comprendre » qu'à condition d'en connaître le contexte situationnel.

Chaque énoncé de la vie quotidienne [...] contient, en plus de la partie verbale exprimée, également une partie non verbale, inexprimée mais sous-entendue (la situation et l'auditoire), sans compréhension de laquelle ne peut être compris l'énoncé lui-même. (Vološinov, 1930a : 67)

Et V. Vološinov renvoie à son propre texte de *MPL* (p. 115-116) :

Le genre [de parole] dans la vie quotidienne est une partie du milieu social : la fête, le loisir, la conversation de salon, à l'atelier, etc. Il est en contact avec ce milieu, il est contraint par ce milieu, et est déterminé par lui dans toutes ses manifestations internes.

Le « milieu social » pour V. Vološinov a peu à voir avec ce que l'on entend de nos jours en français par « milieu social » : c'est plus un milieu au sens

biologique, ou plus exactement écologique, d'environnement. Le locuteur ne peut pas plus parler en dehors d'une situation sociale (définie comme un échange entre pairs) que le poisson ne peut vivre hors de l'eau.

C'est pour cela que je pense très erroné de parler de « théorie de l'énonciation » à propos de V. Vološinov (et de M. Bakhtine). Si l'on traduit *sobytie vyskazyvanija* (litt. 'l'événement de l'énoncé') (Vološinov, 1930a : 76) par « l'énonciation », c'est non seulement un grave anachronisme mais encore une toute autre orientation qui est prise, qui entraîne dans une lecture du « locuteur » de V. Vološinov comme s'il s'agissait d'un « sujet de l'énonciation », c'est lire V. Vološinov à travers les catégories d'E. Benveniste.

Le marxisme de V. Vološinov est une sociologie interactionniste des rapports verbaux inter-individuels en situation de vécu commun, débouchant sur l'enthymème, lui-même à la fois condition et résultat de l'échange dans un vécu commun. Tout son édifice repose ainsi sur deux piliers : l'enthymème comme base de la sociologie, le Verbe incarné comme base de la sémiotique.

Recontextualiser un texte aussi complexe que *MPL* poursuivait ainsi deux objectifs. Il fallait montrer qu'une lecture à la fois a(na)chronique et marxiste d'un texte soviétique de l'époque de la N.E.P. en France dans les années 1970-80 a pu entraîner des distorsions fort dommageables à sa compréhension. En particulier, elle entravait toute recherche sur les différentes acceptions de la notion-clé d'« idéologie », sur l'existence d'un *marxisme apolitique*, sociologisé, interactionniste, sur la frontière floue entre un matérialisme et un idéalisme qui avaient en commun de réfuter tous les deux le positivisme.

Enfin, l'épistémologie historique de la linguistique et, plus généralement, de la philosophie du langage, aurait tout à gagner à une lecture fine, scrupuleuse, en contexte et en contraste, des écrits sur le langage en Europe orientale, en cessant de les considérer au filtre des attentes du public actuel et des traductions approximatives. C'est le rôle des slavistes francophones de jouer le rôle de passeurs de cultures scientifiques.

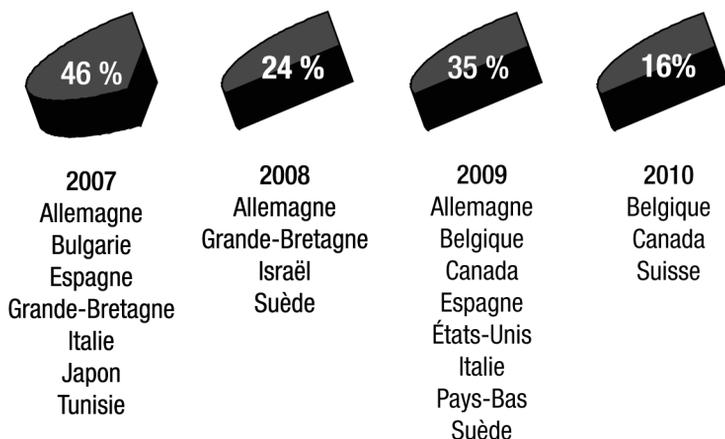
Références

- ALPATOV V. (2000), "What is Marxism in Linguistics?", in C. Brandist & G. Tihanov (eds), *Materializing Bakhtin: The Bakhtin Circle and Social Theory*, London: Macmillan, 173-193.
- ARNAULD A. & NICOLE P. (1662), *La logique ou l'art de penser*, Paris : Charles Savreux [Rééd. Paris : Flammarion, 1970]
- AUCOUTURIER M. (2007), « Le cercle de Bakhtine et la psychanalyse », *Slavica Occitania* 25, 143-161.
- BENVENISTE É. (1966), « De la subjectivité dans le langage », *Problèmes de linguistique générale*, Paris : Gallimard, 258-266.
- BOUKHARINE N. (1921 [1967]), *La Théorie du matérialisme historique. Manuel populaire de sociologie marxiste*, Paris : Éditions Anthropos.

- CLARK K. & HOLQUIST M. (1984), *Mikhail Bakhtin*, Cambridge (MA)/London: Harvard University Press.
- DMITRIEV A. (2007), « "Akademičeskij marksizm" 1920-1930 godov : zapadnyj kontekst i sovetskie obstojatel'stva », *Novoe literaturnoe obozrenie* 88, 10-29. [Le « marxisme académique » des années 1920-1930 : le contexte occidental et les circonstances soviétiques]
- ETKIND A. (1993), *Eros nevozmoū nogo. Istorija psixoanaliza v Rossii*, Sankt-Peterburg : Meduza. [L'eros de l'impossible. Histoire de la psychanalyse en Russie]
- FOUCAULT M. (1969), « Préface », in Arnauld & Lancelot, *Grammaire générale et raisonnée*, Paris : Republication Paulet, 3-27.
- GARDIN B. (1978), « Volochinov ou Bakhtine ? », *La Pensée*, 87-100.
- HOUEBINE J.-L. (1977), *Langage et marxisme*, Paris : Klincksieck.
- LAMY B. (1737), *La Rhétorique, ou L'Art de parler*, La Haye : Pierre Paupie.
- LECERCLE J.-J. (2004), *Une philosophie marxiste du langage*, Paris : Presses Universitaires de France.
- LENIN V. (1909), *Materializm i ěmpiriokriticizm*, Moskva : Zveno. [Matérialisme et empiriocriticisme : notes critiques sur une philosophie réactionnaire, Moscou : Éditions du progrès, 1979]
- LOSEV A. (1929), *Vešč' i imja* (édité pour la première fois à Paris en 1953). [La chose et le nom]
- MAXLIN V. (1998), « Filosojskij kommentarij, Marksizm i filosofija jazyka », *M. M. Baxtin, Tetralogija*, Moskva : Labirint, 482-496. [Commentaire philosophique : Marxisme et philosophie du langage]
- PAL'MBAX A. (1931), « K probleme dialektiki jazyka », in N. Marr (éd.), *Jazykovedenie i materializm* II, Moskva/Leningrad : Gosudarstvennoe Social'no-Ekonomičeskoe izdatel'stvo, 9-33. [Le problème de la dialectique du langage]
- PEŠKOV I. (1998), « Ritoričeskij kommentarij. Novyj organon », *M. M. Baxtin, Tetralogija*, Moskva : Labirint, 542-579. [Commentaire rhétorique. Le nouvel organon]
- ŠAPIR M. (2008), « Contra philologiam : Lingvističeskoe i ideologičeskoe v knige M. M. Baxtina i V. N. Vološinova 'Marksizm i filosofija jahzyka' », *Russian Literature* LXIII (II/III/IV), 231-258. [Contra philologiam : le linguistique et l'idéologique dans le livre de M. Bakhtine et V. Vološinov *Marxisme et philosophie du langage*]
- SÉRIOT P. (1999), *Structure et totalité. Les origines intellectuelles du structuralisme en Europe centrale et orientale*, Paris : Presses Universitaires de France.
- SGALL P. (1951), « Stalinovy články o jazykovědě a pražský lingvistický strukturalismus », *Tvorba* 20, 674-676. [Les articles de Staline sur la linguistique et le structuralisme linguistique pragois]
- STALIN J. (1950), *Marksizm i voprosy jazykoznanija*, Moskva : Politizdat. [Le marxisme et les questions de linguistique]
- TYLKOWSKI-AGEEVA I. (2011), *V. Vološinov en contexte : essai d'analyse épistémologique*, Limoges : Lambert-Lucas (à par.).
- VASIL'EV N. (1995), « V. N. Vološinov : biografičeskij očerk », in V. Vološinov, *Filosofija i sociologija gumanitarnyx nauk*, Sankt-Peterburg : Acta-Press, 5-22. [V. N. Vološinov : essai biographique]
- VOLOŠINOV V. (1930a), « Konstrukcija vyskazyvanija », *Literaturnaja učeba* 3, 65-87. [La construction de l'énoncé]
- VOLOŠINOV V. (1930b), « Čto takoe jazyk ? », *Literaturnaja učeba* 2, 48-66. [Qu'est-ce que la langue (/ le langage) ?]

- VOLOŠINOV V. (2010), *Marxisme et philosophe du langage. Les problèmes fondamentaux de la méthode sociologique dans la science du langage*, éd. bilingue, trad. par I. Tylkowski-Ageeva et P. Sériot, Limoges : Lambert-Lucas.
- VOSSLER K. (1904), *Positivismus und Idealismus in der Sprachwissenschaft, Eine sprachphilosophische Untersuchung*, Heidelberg: Carl Winter's Universitätsbuchhandlung.
- YAGUELLO M. (1977), « Préface », in M. Bakhtine (V. Volochinov), *Le marxisme et la philosophie du langage. Essai d'application de la méthode sociologique en linguistique*, Paris : Éditions de Minuit, 9-18.

Pourcentage et pays d'origine des auteurs étrangers publiés dans la revue *Langages*



Pourcentage moyen d'abonnements étrangers



Pourcentage d'articles acceptés en moyenne



Tarifs d'abonnement 2011 TTC

(Offre valable jusqu'au 31 décembre 2011)

	France	Étranger (hors UE)
Particuliers	<input type="checkbox"/> 58 €	<input type="checkbox"/> 65 €
Institutions	<input type="checkbox"/> 105 €	<input type="checkbox"/> 125 €

Chaque abonnement donne droit à la livraison des 4 numéros annuels de la revue et à l'accès en ligne aux articles en texte intégral aux conditions prévues par l'accord de licence disponible sur le site www.armand-colin.com.

Abonnements et ventes au numéro

Reuves Armand Colin
Services Abonnements

5, rue Lamoriguière – 75240 Paris Cedex 05 – FRANCE

Indigo 0 820 065 095 – Étranger : +33 (0)1 40 46 49 89 – Fax : +33 (0)1 40 46 49 93

0,12 € TTC / MN

Mail : infos@armand-colin.fr

Vente aux libraires

U.P. Diffusion / D.G.Sc.H.

5, rue Laromiguière – 75005 Paris – FRANCE

Tél. : 01 40 46 49 20 – Fax : 01 40 46 49 90

